

**Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte**

Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris

(Institut historique allemand)

Band 33/3 (2006)

DOI: 10.11588/fr.2006.3.50219

---

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

drängungs- und Kompromißbereitschaft auf dem Höhepunkt des Kalten Krieges bis zu angemessener Aufarbeitung der deutschen Kriegs- und Völkerrechtsverbrechen, nachdem Vergeltungsdrang und Realitätsflucht verebbt waren.

Corinna v. LIST, Berlin

Horst CARL, Hans-Henning KORTÜM, Dieter LANGEWIESCHE, Friedrich LINGER (dir.), *Kriegsniederlagen. Erfahrungen und Erinnerungen*, Berlin (Akademie) 2004, X-471 p., ISBN 3-05-004015-7, EUR 49,80.

Cet ouvrage contient les 26 communications présentées lors des journées organisées conjointement par le groupe de recherches de Regensburg sur d'une part, la guerre au Moyen Âge et d'autre part, par le département de la recherche de Giessen sur le thème culture du souvenir, et le centre de recherche de Tübingen sur les expériences de la guerre. Ces journées se sont déroulées à Ratisbonne en octobre 2002 et en avril 2003 à Tübingen. Divisé en cinq parties, il couvre les domaines suivants: exploitation historiographique et littéraire; processus d'intégration et instrumentalisation; exemples d'interprétation religieuse; discours sur le genre féminin et l'honneur; exploitation médiatique.

Les titres des parties présentées ne signifient rien en eux-mêmes car les auteurs traitent de sujets aussi divers que les exégèses sur la «Chanson de Roland» que de l'attentat du 11 septembre 2001 sur le WTC à New-York. Mais ce n'est pas l'éventail chronologique et la diversité thématique qui peuvent perturber quelque peu (certains utiliseraient le terme «interpeller») l'historien de bonne volonté mais bien la volonté des auteurs à «relabourer» l'histoire et parvenir à leur concept central: démontrer comment une défaite majeure peut être interprétée par les vaincus comme une victoire, du moins politique.

On s'intègre facilement dans la «relecture» de la Chanson de Roland et sa réception dans le Deutscher Orden (Edith FEISTNER et Michael NECKE); il en est de même pour Ronceval et Montauban (Mathias HERWEG) qui permet de pénétrer et d'éclairer les récits nébuleux de défaites et leur fonction évocatrice dans le roman de langue allemande des XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles. L'exégèse relève – mais dans quelle mesure – de l'étude littéraire plus que de l'historiographie descriptive même si celle-ci en forme aussi le soubassement. Mais à vouloir trop prouver l'on ne débouche pas forcément sur une démonstration claire et dont la rigueur n'est pas synonyme de lourdeur pédante ... Les arcanes et les avatars de cet aspect de l'historiographie allemande que l'auteur (Friedrich LINGER) présente comme la *Volksgeschichte* et ses adeptes («Eine Wurzel fachlicher Innovation») se retrouve dans ce recueil par accident même si l'auteur se réfère à la défaite de l'Allemagne au lendemain de 1918–1919. De fait, on entre vraiment dans le cœur du sujet dans la deuxième partie et les huit communications qu'elle contient qui, chronologiquement vont de 1386 jusqu'à 1944 permettent d'apprécier le développement du concept de base. L'historien «classique», et pas nécessairement enfermé dans sa spécialité, découvre non pas une relecture fondée par exemple sur l'apport d'une documentation inédite mais le résultat d'approches sinon nouvelles, du moins inhabituelles.

Alors qu'au moment où ces lignes sont écrites est mise à mal dans les médias, l'image de Napoléon dont le 200<sup>e</sup> anniversaire du sacre a eu lieu le 2 décembre («Le Figaro Magazine» du 27.11.2004 par exemple), il est intéressant de lire (ou de relire) comment la catastrophe de la campagne de Russie de 1812 a été l'objet, en Allemagne, d'une manipulation qui aurait finalement abouti à la dénaturer au point d'en faire une victoire nationale. Mais est-ce bien nouveau? En revanche, c'est avec délectation que l'on suit l'étude sur le chemin différent pris dans l'entre-deux-guerres par les étudiants de Tübingen et de Cambridge, dans leur culte des morts: les uns étaient des vaincus sans l'admettre et ne seront guère insensibles aux slogans des nazis et se considéraient comme de futurs vengeurs, et les autres glorifiaient

leurs aînés morts pour que leur souvenir perdure et qu'ils soient honorés là où ils sont tombés: en 1914 déjà, dans son poème »The Soldier«, Rupert Brooke écrivait: »If I should die think only this of me, That there is some corner of the foreign land that is forever England.« Ces étudiants anglais ne voulurent cultiver ni la haine, ni l'oubli.

Si l'on connaît le sort réservé aux officiers généraux soviétiques – avec en tête le maréchal Toukhatchevsky – lors des grandes purges de 1930–1931 et de 1937–1938, on n'avait que des données incertaines sur le destin des officiers tsaristes qui ont continué à servir dans l'armée rouge. L'étude de Olga NIKONOVA, qui a travaillé également à Tübingen, correspond parfaitement au thème de cette deuxième partie et dans un style clair et précis elle apporte une remarquable contribution à la connaissance de la composition de l'armée rouge. Leur nombre était évalué entre 50 000 et 70–75 000 à la fin de la guerre civile, soit 775 généraux et 1726 officiers d'état-major, que les bolcheviques plaçaient sous le contrôle des commissaires politiques et désignés comme »spécialistes militaires«. L'analyse de leurs Mémoires (souvent tronqués par les Soviétiques) et des travaux qu'ils ont réalisés sur l'expérience de la Grande Guerre concernent aussi bien des réflexions sur l'obsolescence de l'armée tsariste que sur l'armée future, basée sur la technique, répondant à la modernité notamment pour ce qui concerne l'éducation civique de la troupe: ils ont vécu les vices de la composition des troupes tsaristes. En 1918 fut créée une commission pour l'étude historique de la guerre qui, dans ses publications, ne négligea pas le souvenir de la Grande Guerre malgré l'opposition des bolcheviques qui eux, ne voulaient héroïser que leurs combattants de la guerre civile. Ces anciens officiers tsaristes furent les seuls, par leurs travaux et conférences dans les académies militaires, à perpétuer la mémoire de la guerre de 1914–1917, mais bien peu survécurent et, après la Grande Guerre patriotique, le régime fit imposer une amnésie collective. Ne s'agissait-il pas d'une guerre impérialiste, conduite contre le peuple? Cette communication, tout comme celle de Bernhard CHIARI sur l'histoire et le mythe de l'armée de la patrie polonaise (Arma KRAJOWA) témoignent de cette approche qui se veut à la fois objective et axée sur la démythification et son corollaire, la manipulation des esprits. La complexité du thème de la troisième partie (citons un seul titre: »1648« a-t-il été une défaite catholique?) n'est pas d'une lecture aussi aisée et facilitant le repérage du fil conducteur. Néanmoins, la qualité des travaux, les recherches extrêmement poussées qui les étayaient pourraient inciter les non-initiés les plus réticents à s'intéresser de plus près aux sujets traités ... après avoir surmonté l'obstacle de l'allemand ancien.

La quatrième partie ne comprend que trois communications dont je suis tenté de ne retenir que celle de Sabine KIENITZ sur »Le corps blessé comme emblème de la défaite?« ou la symbolique de l'image de l'invalidé de guerre sous la République de Weimar. Si en France il est apparu très tôt que d'une part, mieux valait sinon cacher au public, du moins ne pas trop exposer les grands invalides de guerre (il y en eut environ 65 0000 à la fin du conflit) afin de ne pas ébranler le moral de la population d'autre part, ceux-ci devaient symboliser la violence de la guerre. Ils furent en tête du défilé de la Victoire et Kienitz rappelle que la délégation allemande qui était présente à la ratification des Traités de Versailles a dû défiler devant une haie de gueules cassées, symboles vivants de la responsabilité allemande. Il semble bien que dans la République de Weimar, et déjà à partir de 1915, l'invalidé de guerre, le grand blessé, représentaient des héros gênants, bien qu'ils aient bénéficié de soins et de pensions non négligeables. En 1916/17 apparurent des textes moralisateurs écrits par de nouveaux pédagogues exhortant les invalides à la discipline et surtout, à travailler afin qu'on ne les trouve pas dans les rues à mendier et à jouer de l'orgue. Mais là encore ne peut se dégager un tableau homogène et la gauche allemande avait sur le sujet une vision plus pragmatique, les traitements très pénibles infligés aux blessés dans les hôpitaux militaires (notamment les cas psychiatriques) en révoltaient leurs représentants. Et puis, par inversion, comme preuve indéniable de la supériorité de la technique allemande qui montrait que la défaite n'était pas absolue, les prothésistes (et les mécanistes) se flattaient des progrès réalisés dans la réhabili-

tation: le symbole idéal du grand blessé qui avait su lui-même fabriquer sa prothèse n'était-il pas Götz von Berlichingen? Le texte de Kienitz illustre parfaitement l'approche nouvelle, et pluridisciplinaire, d'une problématique qui peut remettre en question, et conduire à des vues moins assurées sur nombre de sujets.

La cinquième et dernière partie n'est pas homogène aussi bien sur le plan chronologique que thématique: elle commence par la guerre de la Ligue de Smalkade (1547–1552) pour s'achever par l'attentat du 11 septembre 2001 sur le WTC. Pourtant, aussi éloigné puisse-t-on être de ces bornes temporelles, qui incluent la caricature héroïsante française des années 1793–1871, les défaites vues par les peintres militaires allemands du XIX<sup>e</sup> siècle et ce qu'on peut dénommer les débris de l'armée allemande reproduits par des peintres tels que Max Beckmann et, bien sûr, Otto Dix, l'on voit apparaître d'autres représentations mentales pouvant dès lors repousser les idées acquises. Ceci ne signifie pas que ces communications se valent et apportent des éclairages tout à fait inédits. Je pense par exemple à la communication de Annegret JÜRGENS-KIRCHHOFF (»Niedergeschlagene Soldaten« ...) dont on trouve les fondements dans son texte »Verbrannte Erde«, publié en 2002 dans l'ouvrage »Erster Weltkrieg, Zweiter Weltkrieg – Ein Vergleich« (et des reproductions en couleur de bien meilleure qualité). Mais on suit avec plaisir (le recueil, doit-on le rappeler, s'adresse à un public de culture allemande) le texte bien documenté de Rolf REICHART »Zwischen Satire und Heroisierung« (1793–1871) qui explicite les formes déjà avancées de la guerre psychologique en se fondant sur l'imagerie d'Épinal et en citant au passage les inoubliables croquis de Daumier (dont la Rue Transnonain). Certes, s'arrêter sur ces exemples est un choix arbitraire qui pourrait négliger d'autres textes tout aussi intéressants. Mais on y retrouve l'essence de ce que souhaitent les éditeurs scientifiques, soit prolonger l'histoire militaire, révéler les conséquences moins évidentes de défaites, vécues différemment selon les époques et les contemporains. L'apport pluridisciplinaire est ici primordial aussi bien dans l'étude de textes religieux que dans celle de la peinture et de la sculpture, alors que l'arrière-plan est la guerre dans tous ses états, y compris dans le cas du 11.9.2001 et ses répercussions aux limites encore inconnues.

Livre de spécialiste destiné à un public restreint de spécialistes, livre difficile à intégrer dans des schémas intellectuels habituels, livre cependant à retenir pour les approches inhabituelles qu'il propose. Doit-on encore le répéter? Il est dommage que ces travaux restent inconnus à un public de langue française notamment.

Marcel SPIVAK (†), Les Lilas

Christophe BAGINSKI, Gnade den Bekehrten! Evangelische Kirche und deutsche Kriegsverurteilte in Frankreich (1944–1962), Speyer (Verein für Pfälzische Kirchengeschichte) 2002, 202 S. (Veröffentlichungen des Vereins für Pfälzische Kirchengeschichte, XXII), ISBN 3-87928-024-X, EUR 18,00.

Der Titel weckt die Erwartung, mehr über Grundsätze und konkrete Handlungen der EKD im Zusammenhang mit der Behandlung der Kriegsverbrecher in Frankreich zu erfahren und diesen Teilaspekt in die Gesamtgeschichte der deutsch-französischen (Kirchen-) Beziehungen und der Aufarbeitung der NS-Verbrechen einordnen zu können. Leider erfüllt dieses Buch genau diese Erwartung nicht und das liegt an mehreren Umständen.

Erstens bleibt die Fragestellung vage und sehr allgemein. Die Forschungslücke, die der Autor zu füllen verspricht, ist »die Tatsache, daß die französischen Behörden bis 1962 deutsche Kriegsverurteilte festhielten und sie möglichst ohne öffentliches Aufsehen entließen«. Als sein Thema nennt er dann: den »Einsatz der evangelischen Kirche« in diesem Zusammenhang (S. 9). Das ist zu eng umgrenzt und letztlich rein ereignisbezogen. Zweitens ist die Quellengrundlage sehr schmal. Als Quellenbasis verwendet der Autor nur zwei Nachlässe